

LE PETIT MANDARIN

Pour la cause coloniale.

I

La prison cambodgienne se dissimulait à demi sous les feuillages des bambous dont les tiges s'élançaient des broussailles du pied, encombré de feuilles mortes, de vieux troncs et de jeunes pousses. Tout en haut des branches jacassaient les perruches. Cette geôle était une construction étrange, palissade rectangulaire de pieux gros comme la cuisse et espacés entre eux d'un empan. Un toit de paillette la coiffait. A travers les barreaux de l'immense cage on apercevait des corps humains accroupis.

Dans un coin trois Annamites étaient attachés par la cheville à de longues chaînes. L'un d'eux peignait son épaisse chevelure renversée par-dessus la nuque et tombant sur ses genoux. Un autre fumait, placide. Le troisième, assis contre une des colonnes qui soutenaient la charpente, réfléchissait la tête entre ses poings. Il regardait droit devant lui. Des méplats durs et nets accusaient l'énergie de ses traits : malgré les chaînes, l'homme portait sur son front bombé le signe des chefs.

Non loin d'eux, une trentaine de Cambodgiens s'alignaient, le pied fixé par des anneaux à une barre de fer.

La nuit tombait, rapide.

Brusquement deux coups de gong retentirent. Les prisonniers cambodgiens se redressèrent à demi sur leur pied libre en se retenant aux poteaux. Le torse nu, les muscles saillants sous la peau luisante et bronzée, ils surveillaient attentivement un sentier qui cheminait à travers des arbustes aux fleurs jaunes.

— Que font donc nos femmes ! maugréaient-ils.

— Encore le gardien qui a dû les arrêter en route !

Les Annamites, dédaigneux, paraissaient indifférents à ces préoccupations.

— Passe-moi un peu d'eau, Nam, pria celui qui paraissait le maître. Il me semble qu'on me brûle.

Et déboutonnant son *cai-ao* (1) de soie blanche, il montra son échine et ses épaules zébrées de lignes rouges. Nam refit vivement son chignon qu'il attacha avec une longue épingle.

— Nous allons vous soigner, Trân-Ba-Tuông. Viens m'aider, Saou.

Et tous deux saisirent une jarre remplie d'eau, y trempèrent leurs turbans et bassinèrent les plaies.

— Cette fraîcheur sur la peau calme un peu la cuisson, dit le blessé.

— Ce ne sera rien, maître, assura Nam. Les coups de rotin sont douloureux, mais on en guérit vite.

Tran-Ba-Tuông murmura :

— Le Petit Mandarin est un misérable.

Les autres répétèrent :

— Un misérable !

— N'ayez crainte, confia Tuông. Mon père a été chercher un avocat à Pnom-Penh.

— Quel avocat ? demanda Saou. *Le Gros ventre* ou *le Nez rouge* ?

— Non : *le Regard clair*.

— J'eusse préféré *Celui sous lequel la terre n'est pas égale* (2), opina Saou. Il n'a peur de rien et fonce comme un buffle sur nos ennemis !

— *Le Nez rouge* a fait rendre à mon frère une rizière que son voisin lui avait volée.

— *Le Gros ventre* a lui aussi beaucoup de talent, dit Saou. Dans mon village, un jour, Bay-Mê et Tinh étaient en procès. La moitié du village tenait pour Mê, l'autre moitié pour Tinh. Les deux partis avaient parié : les riches de grosses sommes, les pauvres des paniers de riz, du tabac ou des noix de coco. J'avais pour ma part joué mes bœufs trot-

(1) Cai-ao : sorte de paletot annamite.

(2) Periphrase pour désigner un homme atteint de claudication légère. Les Annamites ont la rage des surnoms. Leur esprit observateur et railleur se plaît à ce jeu et y réussit à merveille.

teurs, les plus fameux coureurs de Cochinchine, contre une paire de buffles. J'étais du côté de Tinh qui avait confié sa cause au *Gros ventre* et nous avons gagné. Quels beaux buffles, et comme ils tiraient la charrue dans la rizière!

— Et que sont-ils devenus? ricana Nam.

— Je les ai perdus dans un combat de coqs.

— Et tes bœufs?

— Tu m'ennuies, Nam, grommela Saou. Est-ce que je te demande, moi, ce que le bacouan (1) a fait des bracelets de ta femme et de son collier de grains d'or?

Mais Tuông s'interposa :

— Assez de disputes! ordonna-t-il. Et ils se turent, car les Annamites ne discutent pas les ordres du maître.

A ce moment, les Cambodgiens poussèrent des cris de joie. Ils sautaient dans leurs chaînes, tendaient les bras au dehors et criaient :

— *Moc ! Moc ! oi chapp.* Venez vite! Venez vite!

Des femmes et des enfants sortaient à la file des sentes fleuries, apportant des plats de terre brune pleins de riz cuit, des vases vernissés où le poisson coupé en tranches nageait dans la sauce, des petits bols bleus remplis d'une mixture au piment et à l'ail. Toute cette vaisselle fut saisie par des mains tremblantes et avides, et passée prudemment entre les colonnes de bois. Dans la prison, on n'entendit alors que des lancements prolongés, des claquements de mâchoires, des râlements de gorge, tous les bruits odieux des manducations brutales de la faim.

Les Cambodgiens engloutissaient leur nourriture, buvant la sauce à même les plats, saisissant le riz à poignées et prenant les morceaux avec les doigts pour les porter à la bouche.

Les Annamites mangeaient avec des baguettes. Ils avaient des cuillers de porcelaine et une théière bleue avec des tasses minuscules. Leur cuisine délicate et fine disait leur civilisation patiente et sage : un ragoût de poisson et d'herbes dégageait une odeur aromatique, des crêpes enroulaient un hachis de charcuterie et de menthe, des crevettes allongeaient leurs cuirasses roses sur une feuille de bananier.

Maintenant les prisonniers rassasiés causaient avec leurs

(1) Bacouan : le jeu national annamite.

enfants et leurs femmes. On contait les nouvelles du village, chaque famille réglait ses affaires.

— Néac-Néang voulait vendre ses bœufs à un marchand de Manille et Mok, son mari, l'engageait à se méfier des piâtres fausses.

— Rien de voleur comme ces Manillais !

— Le poisson donnait, mais, selon la coutume, le fermier des pêcheries, l'Annamite Trân-Ba-Linh, accaparait les meilleurs coins !

— Attention ! Son fils Tuông est là, souffla Chaou-Pol, petit Cambodgien à la mine éveillée. Le Gouverneur l'a fait arrêter, il y a huit jours, avec ses garde-pêches.

— Qu'ont-ils donc fait, ces pouilleux (1) ?

— Voici, dit Mok. Le Néaï (2) Mâm, le fils de notre mandarin-gouverneur, voulait se marier avec Thi-Thêu, la fille du fermier des pêches. Le père a refusé ; mais il aurait cédé peut-être à la longue, sans son fils Trân-Ba-Tuông, homme d'un violent caractère, et qui n'aime pas les Cambodgiens.

— A charge de revanche ! affirma Pol.

— Alors pour se venger, le Petit Mandarin a accusé Trân-Ba-Tuông et ses gardes d'avoir tué Chaou-Nô qui mourut assassiné il y a trois mois.

— L'affaire est bonne, dit Pol, en se frottant les mains.

— Drôle d'idée tout de même qu'a le Néaï d'en tenir pour une Annamite ! plaisanta quelqu'un.

— Son séjour au pays des *Barangs* (3) lui a troublé l'esprit, observa un vieux prisonnier en hochant la tête.

— Les Français lui ont appris des choses folles. Il expliquait l'autre jour à des enfants que la Terre était ronde comme une orange.

Et les prisonniers égayés rirent silencieusement,

— Ces *Barangs* ont parfois de drôles de mœurs, raconta un autre. Ils mettent les femmes dans des mortiers de marbre, les écrasent avec des massues semblables à nos pilons à riz, jettent une poudre, prononcent des paroles magiques, et aussitôt apparaît une femme noire, jaune, bleue ou rouge. Le Petit

(1) Pouilleux : épithète appliquée fréquemment par les Cambodgiens aux Annamites.

(2) Néaï : mot cambodgien qui signifie petit mandarin, fils de mandarin.

(3) *Barangs* : les Français.

Mandarin connaît le secret : c'est lui qui a ainsi créé Thi-Thêu, sa maîtresse, la fille de Trân-Ba-Linh.

— Le fait est, constata un autre, qu'un Cambodgien amoureux d'une Annamite !... Et il leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin d'une pareille aberration.

Les railleries partirent :

— Des femmes dont les chevelures n'en finissent plus !

— Vivent nos Cambodgiennes aux cheveux en brosse !

— Mais ces Annamites, hommes et femmes, avec leurs mèches longues comme des feuilles de cocotier, c'est à vous donner le délire !

— Ajoutez que cette Thi-Thêu, critiqua une jeune fille, n'est pas jolie du tout. Elle est fluette et vraiment trop maigre !

— Et jaune comme une banane mûre ! renforça une femme en riant.

— Hé ! hé ! protesta un prisonnier taquin.

— Elle est trop maigre, elle est trop maigre ! insista la jeune fille courroucée. N'est-ce pas, Pol ?

— Certes ! Elle n'en a pas plus gros que deux grains de riz ! précisa Pôl à la joie de tous. Et le jeune homme caressait du regard son interlocutrice, Néang-Kôm, sa fiancée, superbe type de Cambodgienne solide, râblée, aux hanches somptueuses, la gorge moulée dans une écharpe rose.

— Dites donc, confia Mok, vous savez que l'affaire des mangeurs de chiens (1) est mauvaise !

— Il y a des preuves ?

— Non.

— Des témoins ?

— Non plus.

— Quoi donc ? auraient-ils avoué ?

— Oh ! les pouilleux disent toujours non !

— Alors ?

— C'est bien plus grave ! Et après un temps d'hésitation Mok ajouta la voix tremblante :

— Ils ont contré eux le *hora Sô*.

Tout le monde se tut. Un frisson glaça l'assistance. Le *hora* est un être doué d'un pouvoir surnaturel. Il lit dans le ciel les destinées humaines. Au cours des crises d'un sommeil

(1) Sobriquet donné par les Cambodgiens aux Annamites.

instantané et profond, il prédit l'avenir et dénonce le passé! En examinant la main d'un homme, il connaît sa vie : à certains signes il perçoit les chances de fortune, les maladies et peut même dire la date de la mort.

— Attention ! voici le *yiem-couk* (1), signala une voix.

— Tant mieux, s'écria Pol. Je veux lui parler à cet homme.

Le gardien Niok, petit, trapu, râblé, la mine sèche, s'avancait son rotin à la main.

— *Yiem-couk*, demanda Pol, en passant à moitié sa tête au dehors, pourquoi refuses-tu de me mettre en liberté? Voilà deux mois que j'ai fini. Laisse-moi partir.

Le gardien renifla bruyamment, cingla l'air de sa fine baguette et sur un ton de bonhomie ironique :

— Vos hommes ont mangé? Alors, les femmes, il faudrait filer !

— Niok, supplia Pol, mets-moi en liberté. J'ai été condamné à deux ans de prison, parce que je devais cinq piastres au yokbat (2). J'ai payé ma dette et fait mes deux ans. Alors si tu voulais !...

Le gardien renifla longuement et tout à coup son rotin vibra et rencontra, comme par hasard, la main de Pol accrochée à une colonne. Le coup fut si rude que le prisonnier lâcha prise et tomba en arrière, au milieu de ses camarades. Tout le monde éclata de rire, mais prudemment les mains égarées au dehors rentrèrent dans l'ombre.

— Tenez, Niok, dit une Cambodgienne, en lui offrant des cigarettes qu'elle avait apportées pour son père. Puis humblement :

— Laissez m'en deux, pour qu'il puisse fumer.

— Accordé, répondit le gardien, en rendant deux cigarettes.

Une autre lui remit des noix d'arec. Néang-Kôm voulait défaire l'anneau d'argent ciselé qu'elle portait à la cheville, mais le *yiem-couk*, galant, l'en empêcha.

— Maintenant, les autres, déguerpissez, cria-t-il.

Cependant une pauvre vieille, au visage ravagé, sillonné de rides profondes, s'était agenouillée et s'allongeait sur le sol pour bien marquer tout son respect :

(1) Yien-Couk : gardien de prison.

(2) Yokbat : fonctionnaire cambodgien.

— Monsieur le mandarin des prisons ! Monsieur le mandarin des prisons, s'écriait-elle.

— Que veux-tu, vieille Môm ?

— Ne le frappe plus, implora-t-elle. Ne tape plus mon pauvre Pol. Je te donnerai demain ma plus belle poule.

— Allons, c'est bon, Néak-Môm ! C'est bon !

— Puisqu'il a fini son temps, ne pourrais-tu lui ouvrir la porte ? Je penserai à toi dès que j'aurai vendu mes poïvres...

Le *yiem-couk* renifla plusieurs fois... Oh ! ce rhume !

— Écoute, finit-il par dire. Va voir le mandarin-gouverneur. Parle-lui de ton affaire et ne m'oublie pas s'il relâche ton enfant.

Puis il s'approcha de deux formes noires collées tout contre la clôture, à l'autre bout de la prison.

— Holà ! les Annamites. C'est l'heure de filer. Laissez dormir les prisonniers, petites guenous.

Une des femmes s'approcha et lui glissa dans la main un rouleau de piastres. Le geôlier eut un geste de protestation.

— Mais non ! dit-il, mais non !

Et il ne se résigna que parce que, dans l'ombre, la femme avait disparu.

— Alors, bonne nuit, vous autres, cria-t-il, l'humeur joyeuse.

— Bonne nuit, Yem-couk, bonne nuit, Monsieur le mandarin de prisons, répondirent les prisonniers.

Néang-Kôm tendit à son fiancé une flûte de bambou. Chaou-Pol préluda par des modulations légères et tout le monde se tut.

Assise au dehors contre les piliers, Néang-Kôm écoutait le souffle du roseau chanteur. Le rythme, d'abord très lent, presque incertain, s'élargit, accentua la cadence, monta, s'agrandit. La chanson de la flûte évoqua les moissons dorées, les pêches fructueuses, les monuments splendides, les guerres victorieuses, les convois d'éléphants, les chasses royales, les troupes d'esclaves enchaînés et l'âme antique d'un peuple vibra dans l'hymne profond du roseau fragile ! Et puis le chant s'apaisa, raconta la misère d'une race, la déchéance, le deuil, la servitude et, pendant longtemps, longtemps la flûte pleura.

La nuit était tout à fait venue. Le ciel de nacre bleue s'épanouissait parmi les étoiles. La Croix du Sud détachait à l'ho-

rizon sa forme géométrique. Il semblait qu'on eût pu la saisir en allongeant la main. Thi-Bay et Thi-Thêu, la femme et la sœur de Trân-Ba-Tuông, causaient à voix basse, avec le prisonnier.

— Il la poursuit toujours, disait Thi-Bay. Dans la journée, il lui a envoyé une belle écharpe et un bouquet de tiampas (1).

— Il faut lui renvoyer ce soir même l'écharpe et les fleurs, s'écria Tuông indigné.

— Il nous ruinera, Tuông, s'inquiéta Thi-Bay. Il troublera l'exploitation des pêcheries. Nous ne pourrons plus payer les fermages.

— Tant pis si nous perdons de l'argent, mais ma sœur ne sera pas à ce Néai-Mam !

— En mariage pourtant !

— Même en mariage, ce serait la première fois qu'une famille annamite consentirait à une pareille mésalliance. Les grands Ancêtres en nous donnant la vie nous ont mis la haine des Cambodgiens dans le sang. Veux-tu trahir, Thi-Bay, la volonté de nos Morts ?

— L'Oknha Plong, père du Néai, est un puissant mandarin, insista-t-elle doucement.

Trân-Ba-Tuông se dressa svelte, mince et grand. Son front élevé, son air résolu, ses yeux tranquilles inspiraient le respect et la crainte. Il semblait que la lignée millénaire dont il était issu eût trouvé en cet homme son expression définitive : les Ancêtres, dont, en fils respectueux, il célébrait le culte, avaient vécu pour aboutir à lui.

En quittant la terre des siens pour venir au pays des Khmers, il avait obéi à la loi millénaire qui pousse l'Annamite à conquérir les peuples en suivant la marche du Soleil, en remontant les fleuves, ces routes de départ et d'arrivée de l'humanité. Mais il n'avait rien abandonné des vertus de sa race : la patience, la souplesse, la ténacité, la fidélité aux vieilles coutumes et, par-dessus tout, la haine de l'étranger. Et dans son exode chez la nation hostile, établi au milieu d'elle en conquérant pacifique, il avait planté dans le sol cambodgien son foyer, ses traditions et ses dieux.

Son turban noir encadrait son visage et lui donnait une auréole d'ombre :

(1) La fleur du tiampa est blanche. Elle a une odeur de jasmin et de violette.

— Un coolie annamite, trancha-t-il, est au-dessus d'un mandarin cambodgien. Ne discute plus, Thi-Bay!

La jeune femme baissait la tête. Après un silence, Trân-Ba-Tuông ajouta avec une sévérité douce :

— Depuis quand les femmes tiennent-elles tête à leurs maris ? Ma sœur ne sera pas au petit Mandarin. Le sang et l'honneur des ancêtres ne seront pas ternis!

Thi-Bay sanglota :

— Pardonnez-moi, Tuông.

Et, sous le voile mauve qui recouvrait son visage, Thi-Thêu murmura si faiblement que nul ne l'entendit :

— Pardonnez-moi aussi, Trân-Ba-Tuông !

II

Le mandarin Plong administrait la province cambodgienne de Pnom-Kandal depuis une trentaine d'années. Il était riche et puissant et portait le titre d'*Oknha pous nou louk*, vieux mots dont le sens exact s'est perdu, mais qui, au dire des lettrés, pourraient se traduire par : le mandarin au sang empoisonné. Il possédait trois éléphants, vingt buffles, un troupeau de bœufs, des plateaux d'argent et de cuivre, dix épouses et des musiciens et des danseuses. Le gouverneur cambodgien habitait une belle maison, montée sur des colonnes en bois de sokram, qui durent des centaines d'années. Les tuiles rouges du toit brillaient au milieu des feuilles. Une haute barrière entourait le jardin où poussaient les palmiers à sucre. De hauts portails laissaient passer les éléphants.

Et quand le Gouverneur se promenait dans la ville de Pnom-Kandal, suivi de ses serviteurs aux casaques rouges, portant son crachoir et son sabre, tous les fronts se courbaient jusqu'à terre, pendant qu'au fond des poitrines les âmes tremblotaient.

L'*Oknha pous nou louk* s'accommodait assez bien de l'autorité française qui avait respecté les mœurs de son pays et fortifié la puissance des mandarins. Il était ignorant, bieuveillant et puéril, juste et bon à la manière mandarine. L'*Oknha* Plong adorait son fils Mâm, le Petit Mandarin, et le formait aux fonctions de gouverneur. Il comptait bientôt l'envoyer à son frère, très haut dignitaire du Palais Royal à Pnom-Penh, où le jeune homme se rendait quelquefois.

L'éducation et la naissance du Néaï-Mâm le destinaient, en effet, aux plus hauts emplois. C'était un tout jeune homme, petit, mince, élégant et glabre. Ses yeux s'illuminaient parfois d'un éclair profond : rayon de démençe ou de rêve.

Sur les conseils de l'Administration française, son père l'avait fait entrer au lycée de Saïgon. Il s'y montra studieux, intelligent, discipliné. Mais notre pédagogie avait brouillé un cerveau immuable depuis des siècles. Ces ténèbres d'une hérédité si lointaine furent brusquement inondées de lumière : le choc fut trop brutal, l'éclat trop intense !

A sa sortie du collège, on l'avait envoyé à Paris. Il y passa trois années, suivant des cours à la Sorbonne, au Collège de France, dans les Facultés. A la suite d'une mission, il parcourut l'Europe.

Toutes les qualités de sa race avaient fondu comme cire, au souffle puissant des pensées les plus hautes qu'aient enfantées les fils de Descartes et de Montesquieu. Elles tourbillonnaient éperdument dans son cerveau torturé. Le malheureux ne gardait d'elles qu'un résidu de scories et de crasses. Passées dans sa conscience, les idées si nettes de l'esprit français prenaient un dessin nouveau, une figuration bicornue, une apparence fantastique comme si un fou les eût démontées pièce à pièce, malaxées et reforgées dans les labyrinthes effrayants de sa cervelle.

Un jour il s'avisa de renouveler l'expérience de l'anneau de de 'S Gravesande sur des prisonniers. Il étendit leurs jambes sur un brasier et fit chauffer les cercles de fer que ces misérables portaient aux chevilles. Dès que quelqu'un mourait, il faisait mettre le feu au quatre coins de la maison mortuaire, sous prétexte de désinfection.

Il créait des impôts, obligeant les gens à verser entre ses mains de petites sommes pour assurer aux travailleurs une retraite à soixante ans. Mais avec cet argent il acheta une motocyclette et un phonographe qu'il démontra et dont il cassa les ressorts, afin d'enseigner aux écoliers de Pnom-Kandal la mécanique et le moyen de capter la voix humaine.

— Les *Barangs* m'ont appris cela, disait-il.

Quelquefois, au contraire, il se montrait bon et pitoyable ; mais d'une pitié excessive qu'autour de lui personne ne comprenait et qui contrariait les mœurs cambodgiennes. Le Petit

Mandarin mit en liberté des voleurs, condamnés à quinze ans de prison pour avoir dérobé une petite boîte d'argent en orme de grenouille, objet sacré déposé dans une pagode. Il parlait de fermer les bonzeries, pour éviter au peuple de nourrir les bonzes qu'il jugeait paresseux, même nuisibles ! Il voulait instituer au Cambodge le suffrage universel.

« Je veux faire évoluer la nation cambodgienne, annonçait-il, et l'administrer à la manière française. »

Parfois même il prétendait que le roi Sorivong était ignorant et vieux et qu'à sa mort, on le remplacerait par un mandarin instruit selon les coutumes de l'Occident, mais qu'il faudrait, par un plébiscite, demander l'avis du peuple cambodgien.

D'autorité il s'empara de l'instruction des prisonniers annamites. Et comme Trân-Ba-Tuông voulait être jugé par le Tribunal de France qui siégeait à Pnom-Penh, la capitale, le Petit Mandarin assurait :

— C'est inutile. J'ai suivi à Paris les cours de l'École de Droit. J'en sais autant que les magistrats français. N'aie crainte, ajoutait-il, je te jugerai aussi bien.

C'est alors que Tuông envoya son père à Pnom-Penh consulter un avocat. Mais Pnom-Penh était loin, à trois journées de pirogue, et l'avocat n'arrivait pas !

Or, un jour, comme Mâm procédait à l'instruction ayant à côté de lui Niok et le *smiên* (1) qui griffonnait des notes sur des feuilles de latanier, il dit à son prisonnier :

— Sois raisonnable, Tuông, et je te mets en liberté sur le champ. Donne-moi ta sœur comme femme. Nous ferons des noces magnifiques. Une fois mon beau-frère, tu n'auras plus de difficultés pour exploiter les pêcheries. Tu seras aussi puissant que moi !

L'Annamite secoua la tête :

— C'est impossible, Néaï Mâm. Nos femmes ne doivent pas épouser les Cambodgiens. C'est défendu par les coutumes.

L'autre reprit, insinuant :

— Nous nous marierions à la mode française. On ferait le mariage à Pnom-Penh chez mon oncle, le grand mandarin du Palais. J'inviterais tous les hauts fonctionnaires barangs. Ta sœur est plus jolie qu'une femme de France. On me donnerait un bel emploi dans la capitale. Je recevrais toute

(1) *Smiên*, greffier cambodgien.

la ville et j'apprendrais à ma femme à parler la langue française.

— La langue annamite, Néaï Mâm, répondit le pêcheur, est la plus belle de toutes.

— Ne vois-tu pas que ce mariage rapprocherait nos deux races? Annamites et Cambodgiens se haïssent, on ne sait pourquoi. L'exemple venant de haut, ils apprendraient à s'unir et à s'estimer. Tu verrais que les mariages entre nous deviendraient vite fréquents.

— Tu dis là des choses impossibles, Petit Mandarin. Annamites et Cambodgiens ne peuvent pas s'aimer.

— Les uns et les autres nous y aurions intérêt pourtant. Vous apporteriez, vous, votre industrie et vos capitaux; le Cambodge, ses terres, ses lacs et son fleuve!

— Nous aurons tout cela sans vous! dit Tuong méprisant.

— Nous créerions une race nouvelle qui peut-être un jour serait une des premières du monde. Je suis un grand mandarin, dit-il en se rengorgeant : ne serais-tu pas fier d'être le frère de Madame Mâm ?

— Je préfère pour ma sœur un Annamite qui puisse rendre les honneurs aux Ancêtres.

— Si tu avais voyagé comme moi à travers le monde, tu aurais appris à te débarrasser de ces préjugés.

— Je suis annamite, Néaï Mâm, et je veux rester annamite comme l'ont été tous ceux de mon sang et comme le seront mes fils. Si je changeais, la lignée des aïeux me le reprocherait.

— Que t'importent les Ancêtres? riposta le Cambodgien avec un sourire. Ils sont morts, morts pour toujours...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Trân-Ba-Tuông l'interrompit et, avec une fierté hautaine :

— Les ancêtres ne peuvent pas mourir.

— Tu es un niais! s'irrita Mâm.

— C'est possible, Petit Mandarin. Mais je préfère être niais à ma façon que civilisé à la tienne!

— Crois-tu que ta sœur partage tes sentiments? goguenarda le Cambodgien.

Le prisonnier parut surpris, réfléchit, puis au bout de quelques instants :

— J'ignore ce que tu veux dire, Néaï Mâm. Mais je sais bien que Thi-Thêu ne sera jamais tienne.

— Détrompe-toi, continua l'autre avec un sourire. J'ai fait construire pour nous une maison au bord de la rivière, tu sais, la maison des Nattes rouges.

Tuông se redressa sous l'insulte. Il croisa ses bras sur sa poitrine, ses yeux flambaient :

— Ma sœur ne l'habitera jamais avec toi. Jamais, entends-tu?

Alors l'autre jeta d'une lèvre dédaigneuse :

— Ta sœur est ma maîtresse, Trân-Ba-Tuông.

— Tu mens ! tu mens ! s'écria l'Annamite frémissant.

— Ta sœur est ma maîtresse, répéta Mâm. Je la veux comme femme légitime pour réaliser ce rêve de l'union de nos peuples. Je le veux ainsi. Y consens-tu, oui ou non?

— Je la tuerai plutôt. Le sang des fils d'Annam doit rester pur de tout sang cambodgien. Mais, prends garde, si elle meurt, conclut-il en baissant la voix, elle ne mourra pas seule.

Cette menace dite sur le ton de la plus grande assurance exaspéra le Cambodgien :

— Tu préfères donc avoir assassiné Chaou-Nô, imbécile?

L'Annamite toisa lentement son juge :

— Tu me fais pitié !

— Insolent ! Insolent ! scanda le Cambodgien. Je veux que tout à l'heure tu me demandes pardon en sanglotant à mes pieds. Niok, ordonna-t-il, Niok, appelle tes hommes.

Quatre Cambodgiens, sortes de valets aux ordres du geôlier, s'emparèrent de l'Annamite pendant que le Néaï hurlait :

— Aux poteaux ! aux poteaux de torture !

Le cortège se mit en marche, le Néaï Mâm en tête, suivi du greffier, du gardien et de ses aides, qui encadraient le prisonnier. Trân-Ba-Tuông marchait calme, la tête haute. Le Petit Mandarin, armé d'une badine, décapitait les fleurs du chemin. Ils arrivèrent bientôt sous un banian, auprès d'une pagode aux toits cornus, recouverts de tuiles jaunes. Le matin bleu riait dans les branches, les merles sifflaient. Dans la pagode, les bonzes récitaient des prières : les psalmodies montaient et s'abaissaient en cadence. Les clochettes du temple, suspendues au bord des toitures, tintaient dans l'air léger. Parfois les feuilles bruissaient sous le souffle frais qui venait de la rivière.

Deux piliers, écartés de la longueur d'un corps d'homme, étaient plantés à l'ombre du vieux banian.

On étendit Tuông entre les poteaux, les mains et les pieds ligottés. Le corps tout nu se courbait en arc de cercle, suspendu à deux pieds du sol. Les côtes saillaient.

Le greffier fixa sur son genou son registre de latanier.

Niok s'approcha, tenant un faisceau de rotins solides et nerveux. Il les posa à terre et garda en main l'un d'eux, bâton rude aux nœuds serrés. Il l'assujettit solidement et s'accota à une des colonnes de supplice.

A ce moment un groupe de bonzillons sortit du temple : ils accoururent et s'assirent sur leurs talons, retroussant leurs robes d'un jaune vif.

Le rotin se leva et tomba.

Sur le dos de l'Annamite une raie sombre apparut, mais s'effaçait presque aussitôt, fondue dans la teinte de la peau. Dix fois le rotin s'abaissa : de fortes mâchures marbraient l'échine, les cuisses, les épaules. A chaque coup on entendait le souffle rauque de Niok, qui tapait dur et s'époumonait.

Un vieux bonze, sec et grave, parut sur le seuil du temple. Il appela ses élèves et les bonzillons partirent en courant. Niok s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Le Néaï Mâm, debout auprès du corps étendu, sentait le vent du rotin lui balayer le visage.

Il se pencha.

— Donne-moi ta sœur, Trân-Ba-Tuông.

Le patient s'arcbuta sur ses liens, releva la tête, fit un pénible effort pour se retourner et, les yeux au fond des yeux de l'autre :

— Je te méprise, Néaï Mâm !

Alors le Petit Mandarin tâta soigneusement le corps. Ses doigts s'enfonçaient dans les chairs tendres et rompues, ses mains frémissaient en caressant les muscles écrasés, les hanches souples, amollies, prêtes au sang.

— Il est mûr, constata-t-il. Change de rotin, Niok. Prends le plus mince.

Le bourreau saisit une longue baguette, flexible comme un fouet, svelte et dure comme une tige d'acier : monstre joli, élégant et fin.

Le rotin tourna, décrivit un cercle et précipita ses moulinets :

*Frrou ! frrou ! frrou !
Dzin ! Dzin !*

On entendait une sorte de chanson monotone, un glissement d'aile, une vibration légère, un sifflement doux.

Dzin ! Dzin !

Oh ! sur les chairs les belles lignes roses :

Plik ! Plàk ! Plik !

Dzin ! Dzin ! Dzin !

Un instant, avant de s'abattre, le rotin planait, choisissant sa place, et cinglait le corps des jarrets à la nuque.

Plik ! Plàk ! Plik !

Dzin !

Frou ! Frou ! Frou !

Il se relevait, fouettait l'air et s'exaltait dans son œuvre. Sa voix s'élevait, devenait aiguë, stridente :

Dzinn ! Dzinn !

Plik ! Plàk ! Plik !

Oh ! la volupté des supplices, les hanches zébrées ! les nerfs à vif ! les râles de délices ! la fureur des sens au feu !

Frou ! frou ! frou !

Dzin ! Dzin ! Dzin !

Plik ! Plàk ! Plik !

Rotin des douleurs saignantes ! Rotin ivre des tortures !
Rotin des cuisses écrasées !

Plàk ! Plik ! Plàk !

Rotin ! Prince du royaume étroit où pleuvent des gouttes rouges !

Dzin ! Dzin ! Dzin !

Rotin ! souveraine expression de la justice d'Asie ! Symbole de toutes les justices humaines !

Frou ! Frou !

Plik ! Plàk ! Plik !

On délia le supplicié : son dos n'était plus qu'une plaie vive. Les bourreaux le couchèrent sur le ventre. Et le *smien* nota sur les feuilles de palmier les aveux de Tràn-Ba-Tuông.

III

Le soir du même jour, sous le banyan sacré et qui couvrait un arpent de ses ramures, le Néaï Mâm, assis sur une racine, épaule de géant bosselant la terre, écoutait l'ombre et attendait.

La rivière à ses pieds coulait chantante et perfide, remplie de tourbillons, peuplée de caïmans; la bonne rivière bienfaisante, qui fécondait les grasses rizières, donnant à tout un peuple son eau vive et des poissons à rompre les filets.

Un souffle tiède fondait les âmes et les choses. Le vieil arbre agitait doucement son large dôme de feuillage.

Les poteaux de torture se dressaient au bord de l'eau. Un vol noir de vampires se détachait sur le ciel. Les crapauds chantaient, appelant leurs épouses. Une émotion secrète montait au cœur de la nature : l'herbe, les feuilles, les bêtes et l'eau tressaillaient de l'éternelle Pitié du Monde.

Le Petit Mandarin, l'âme envahie de tristesse, sentait se dissoudre son esprit et sa chair. Parfois il fermait les yeux, s'imaginant que la mort l'avait saisi d'une insensible étreinte! Et tout à coup une voix très douce pénétra son rêve. Thi-Thêu était là, debout et légère, courbant à peine l'herbe sous ses pieds nus.

Un collier de grains d'or entourait son cou de tourterelle; des bracelets ronds ornaient ses bras minces. Car Thi-Thêu, l'Annamite au sang doré, aimait le Petit Mandarin.

Hélas! qui pourra dire comment l'amour naît dans les âmes? quelles suggestions joignent les cœurs? quelles affinités accrochent les êtres?

Les femmes d'Annam n'ont pour les Cambodgiens qu'un immense dégoût! Les préjugés, les traditions et les coutumes jettent entre les deux races de hautes barrières, gardiennes obstinées de l'idéal et de la foi des hommes.

Mais un soir, comme Thi-Thêu accompagnait sa servante à la fontaine, elles rencontrèrent le Petit Mandarin. Pendant que la domestique puisait l'eau, sous les lotus de la source, le Cambodgien s'approcha de la jeune fille et lui dit à voix basse :

— Vous ressemblez à la fleur épanouie!

Elle s'enfuit éperdue de confusion et de honte. Plus tard, lorsque le Petit Mandarin lui demanda des rendez-vous sous le banian de la pagode, elle s'échappait la nuit de sa maison. Une force invincible l'emportait! Il lui semblait que le Néaï Mâm avait attaché son âme, la tirait vers lui : et le corps captif suivait la fugitive.

Thi-Thêu n'avait pas jusqu'alors inspiré l'amour. Les jeunes gens de sa race ne la courtoisaient pas. Jamais aucun d'eux ne

lui avait envoyé des fruits, un oiseau dans une cage ou un lièvre pris au piège dans la forêt et tout tremblant. Thi-Thêu était trop belle : on ne la désirait pas. Quand elle passait, une sorte de frémissement courbait les âmes. Elle laissait derrière elle comme un sillage d'émotion religieuse. On la regardait, mais on ne désirait plus rien d'autre que la regarder encore. Son rayonnement donnait le bonheur. Elle ne ressemblait pas au type commun des filles de sa race, bouche épaisse, nez écrasé, paupières plissées, visage couleur de nèfle. Thi-Thêu aux lèvres dédaigneuses, au chignon relevé dégageant hardiment la nuque, Thi-Thêu aux yeux plus larges qu'un coucher de soleil, à la peau d'une matité chaude et fondue évoquait la vision d'une madone italienne qui, par fantaisie, aurait revêtu le costume des femmes d'Annam.

La jeune fille se pencha et vit des larmes dans les yeux de son amant.

— Qu'avez-vous, dit-elle, vous pleurez ?

— Je souffre, Thi-Thêu, je rêvais que j'étais mort !

— Pourquoi mourir, puisque je vous aime ?

— Il me semble que ce soir le monde est trop étroit pour ma pensée. Elle se débat, se démène, frappe partout autour d'elle. J'ai l'impression que mon âme est enfermée sous des pierres ! Oh ! depuis longtemps !

Il hésita comme s'il faisait un effort pour se souvenir :

— Depuis des milliers d'années. Et aujourd'hui elle voudrait sortir, s'évader, voler à travers l'espace, le soleil et la vie. Mais elle se meurtrit aux parois de sa prison. Elle tourne, tourne, cherchant une fente, une issue d'où elle pourrait monter vers l'air et la lumière. Elle ne trouve rien : les murs sont clos de toutes parts. Alors écrasée, étouffée, dans ce tombeau elle voudrait mourir. Comprends-tu, Thi-Thêu ?

L'Annamite posa sa main sur le front de Mâm et, sage conseillère au jugement sain :

— Il n'est pas bon de penser ainsi, Petit Mandarin !

Il continua :

— J'ai vu chez les Barangs tant de choses incroyables, prodigieuses, surhumaines !

Curieuse, elle demanda :

— Qu'est-ce qui vous a frappé le plus ?

Il se recueillit un instant :

— C'est que ce peuple lui-même ignore sa grandeur et sa puissance. Il se méconnaît ! J'ai visité les autres pays, ses voisins. La France les domine, Thi-Thêu, comme votre beauté domine toutes les femmes d'Asie.

Elle rougit :

— Quelle différence y a-t-il donc ? fit-elle intéressée. Les monuments, les palais y sont-ils moins beaux, dans les pays dont vous parlez ?

— Ce n'est pas cela.

— Les villes sont-elles moins peuplées ? insista-t-elle.

— Elles le sont davantage quelquefois.

— Les armées moins nombreuses ?

— Non plus.

— Qu'est-ce donc alors ? fit-elle en fronçant son joli front.

Il réfléchit, puis lentement :

— Des choses que je ne puis comprendre, Thi-Thêu. Mais comme j'ai touché la grandeur de la France et la domination qu'elle exerçait dans le monde ! Quelle attirance ! quelle séduction ! La grande loi, la règle universelle est celle de l'harmonie et de la mesure. Tellement que parfois il me semblait que la France avait accompli la mission assignée par les Dieux et que pour décrire une autre courbe, atteindre d'autres sommets, il lui faudrait subir des bouleversement et des cataclysmes et être à nouveau fécondée par la douleur et le sang des hommes.

Il s'arrêta, songeur. Un nuage qui cachait la Lune s'en fut vers le Baudrier d'Orion. Une nappe de rayons blancs tomba du ciel.

— Quelle nation ! reprit-il au bout d'un instant. Elle est plus grande que nous autrefois, aux temps merveilleux d'Angkor. Hélas ! la Ville des villes est en ruines, la forêt verte pousse sur les palais et les temples. Et la capitale des Barangs est montée si haut, que j'avais parfois l'impression qu'elle allait s'écrouler à son tour et mourir comme Angkor-la-Grande !

— A quoi voyiez-vous cela ? dit-elle, émue.

— Je songeais que le peuple Khmer fut autrefois le plus puissant du monde et qu'aujourd'hui il ne reste rien de nous.

Il y eut un silence, puis Thi-Thêu reprit en faisant la moue :

— Vous les aimez donc bien, vos Barangs ?

Il répondit avec un tremblement dans la voix :

— Je les hais !

Une odeur de saumure, d'algue, de vase et d'humus montait de la rivière. Il semblait que son lit roulât des flots de pourritures, de sang corrompu, d'âmes mortes, mêlés à des germes obscurs, des frissons de vie : la décomposition des vieux mondes et le ferment des races futures.

Tih-Thêu demanda, câline, avec un reproche :

— Pourquoi avez-vous fait frapper mon frère, ce matin ?

— Votre frère Tuong est un insolent qui ne veut pas que vous soyez ma femme.

La jeune fille appuya sa tête contre l'épaule du Cambodgien.

— Thi-Thêu, continua-t-il, je voudrais des enfants de toi. Ma race est trop ancienne : elle a besoin d'être vivifiée. Le Cambodge meurt de vieillesse, il lui faudrait un sang prompt, jeune et vif. Pourquoi la race annamite ne lui donnerait-elle pas le levain dont il a besoin pour reprendre dans le monde la place qu'il a perdue ? Pardonne-moi d'avoir corrigé ton frère. Mais il méprise les Cambodgiens et ne comprend pas la grandeur de mon rêve.

— Il faudrait longtemps peut-être ! douta-t-elle.

— Non ! la force des races neuves est irrésistible.

Il s'euthousiasma.

— Nous serions le premier des peuples de l'Asie. Un jour, jour prochain, nous ferions la loi sur la Terre. Nos pays sont si fertiles, si vastes et si beaux : le Cambodge et l'Annam ! Ton frère n'a-t-il donc pas assez de travailler pour les Barangs et de subir la loi des mandarins d'Occident ? Devant sa résistance, je l'ai châtié et je le torturerai jusqu'à ce qu'il cède.

Une lueur passa dans ses yeux et il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Quelle belle chose que la couleur du sang !

— Taisez-vous, supplia-t-elle. Et, pour le calmer :

— Tenez, regardez le beau bouquet. Je l'ai cueilli pour vous dans mon jardin.

Elle saisit une gerbe de fleurs posée dans l'herbe à côté d'elle.

— Oh ! des fleurs de mantha, s'écria-t-il. Les fleurs au parfum d'alcool !

Il respira ardemment les corolles blanches. Un arôme violent montait des calices entr'ouverts. Le jeune homme y plongea son visage et aspira cette senteur puissante qui envahissait le cerveau comme une odeur chaude d'alambic. Puis il huma longuement la chevelure, les yeux, les lèvres de la jeune fille.

— Tu me grises, s'affola-t-il. Ces fleurs sont ivres des luxures secrètes des jardins de la Nuit, et les caresses d'amour ont pris ce soir la forme de ton corps.

Il l'entraîna :

— Viens ! Viens !

— Non, se défendit-elle. Non ! Laissez-moi !

Elle résistait, se débattait.

Mais il défit la robe de soie, dénoua le lourd chignon. Il la meurtrissait, lui brisait les membres. Sa tête heurta une des colonnes de supplice ; elle glissa sur l'herbe.

Des plantes épaisses et drues, humides de rosée tapissaient la terre. Impatient et fou, il déchira la robe de soie, rompit le collier de perles d'or, défit le *cai-quan* (1) en satin noir de la jeune fille. Puis il saisit les fleurs d'alcool et sur le corps fragile et souple, à la peau chaude teintée de l'or du Soleil, il effeuilla le bouquet de Thi-Thêu. La fille des Ancêtres fut bientôt recouverte de la tête aux pieds d'un voile blanc qui dégageait l'odeur de l'eau-de-vie en feu. Les seins tièdes, les épaules frêles frissonnaient au souffle de la nuit. Le Petit Mandarin s'inclina vers sa maîtresse. Un vent de folie, une rafale de désirs lui traversa les sens.

— M'aimes-tu ? frémit-il, m'aimes-tu ?

Elle ne répondit pas, oppressée, enivrée elle aussi par les ardents effluves, emportée par la flamme du souffle divin.

— Regarde, dit-il en souriant. Et prenant par poignées les mantha effeuillés, il découvrait un coin de chair : le cou, les épaules, la gorge. Puis ses doigts entr'ouverts laissaient tomber les fleurs qui s'épandaient en cascades.

Parfois une feuille s'égarait sur les yeux ou la bouche : la jeune fille, chatouillée, tressaillait en tournant la tête. Les cheveux d'un noir ardent étaient semés de flocons neigeux.

Les mantha froissés, saccagés exaspéraient leur odeur folle.

(1) Cai-quan : large pantalon annamite.

Dans le rythme du ciel en marche, la nuit en fête déployait ses astres. Cependant les mains du Néaï Mâm se crispaient sur les touffes de gazon ruisselantes de rosée. Et, dans la fureur de l'élan qui la délivrait des chaînes de la terre, Thi-Thêu entendit murmurer à son oreille :

— Oh ! le sang ! Le sang de ton frère !

RICHARD BOURDET.

(A suivre.)